

# #10MARSJELIS

Le quart d'heure de lecture national



EXTRAIT

“L’Île au trésor” (1883), de Robert Louis Stevenson

Traduction Jacques Papy

éd. Gallimard (1987)

*L'Île au trésor* (1883) de Robert Louis Stevenson, traduit par Jacques Papy. Editions Gallimard (1987)

**Cinquième partie**

**Mon aventure en mer**

Chapitre XXII

Début de mon aventure en mer

Il n'y eut pas de nouvelle attaque ; les mutins ne tirèrent même pas un seul coup de feu. Ils avaient eu « leur ration pour la journée », comme le dit le capitaine ; nous eûmes donc tout le temps d'examiner tranquillement les blessés et de préparer notre déjeuner. Le châtelain et moi, nous fîmes la cuisine dehors, en dépit du danger, et, même dans ces conditions, nous n'avions guère la tête à nous, tant nous étions bouleversés par les plaintes des patients du docteur.

Sur les huit hommes tombés au combat, trois seulement respiraient encore : le pirate blessé devant la meurtrière, Hunter, et le capitaine Smollett. Les deux premiers étaient considérés comme perdus. En fait, le mutin mourut sous le bistouri du docteur, et Hunter, malgré tous nos efforts, ne reprit jamais connaissance en ce bas monde. Il traîna toute la journée, respirant très fort comme le vieux boucanier de « L'Amiral Benbow » pendant son attaque d'apoplexie ; mais il avait eu les côtes enfoncées par le coup, et il s'était fracturé le crâne en tombant. Au cours de la nuit, sans un mot, sans un geste, il rendit l'âme.

Quant au capitaine, ses blessures étaient graves mais non pas dangereuses. Aucun organe ne se trouvait mortellement atteint. La balle de Job Anderson (qui avait tiré sur lui le premier) avait brisé l'omoplate et touché très légèrement le poumon ; le second projectile avait seulement déchiré et déplacé quelques muscles du mollet. Il ne pouvait manquer de guérir, déclara le docteur, mais, pendant plusieurs semaines, il ne devait ni marcher ni remuer le bras, ni même parler si ce n'était pas nécessaire.

Ma coupure en travers des doigts était une simple égratignure. Le docteur Livesey y colla un peu de taffetas d'Angleterre, et me tira les oreilles par-dessus le marché.

Après déjeuner, le châtelain et le docteur tinrent conseil un bon moment au chevet du capitaine. Vers midi et demi, quand ils eurent parlé tout leur content, le docteur prit son chapeau et ses pistolets, passa un coutelas à sa ceinture, fourra la carte dans sa poche, puis, un fusil sur l'épaule, franchit la palissade du côté nord et s'enfonça sous les arbres d'un pas rapide.

Gray et moi étions assis à l'autre extrémité du fortin, pour ne pas entendre la conversation de nos chefs. Mon compagnon fut tellement ébahi par le départ du docteur qu'il ôta sa pipe de sa bouche et faillit oublier de l'y remettre.

— Par le diable, s'exclama-t-il, est-ce que le docteur Livesey est fou ?

— Certes non. Je suis sûr qu'il serait le dernier de nous tous à le devenir.

— Eh bien, camarade, tu as peut-être raison ; mais si c'est pas lui qui est fou, alors, c'est moi qui le suis, tu m'entends ?

— Pour moi, le docteur a son idée, et, si je ne me trompe pas, il va rendre visite à Ben Gunn.

J'avais raison, ainsi que je l'appris plus tard. Mais, en attendant, comme une chaleur étouffante régnait dans le fortin et comme la petite étendue de sable à l'intérieur de l'enclos flamboyait sous le soleil de midi, il me vint en tête une idée parfaitement déraisonnable. Je me mis à envier le docteur qui se promenait sous le frais ombrage des bois, écoutant le chant des oiseaux, respirant l'agréable odeur des pins, tandis que j'étais là, à griller entre les parois du fortin, mes vêtements collés à la résine brûlante. Il y avait autour de moi tant de sang et tant de pauvres morts, que mon dégoût de ce lieu devint presque aussi fort que de la terreur.

Pendant que je nettoyait le fortin et lavais la vaisselle du déjeuner, ce dégoût et cette envie ne cessèrent de croître. Enfin, à un moment où je me trouvais près d'un sac à pain et où personne ne m'observait, je fis le premier pas vers mon escapade en bourrant de biscuits les deux poches de ma vareuse.

J'étais stupide, je l'admets, et j'allais certainement me lancer dans une aventure insensée ; mais j'étais bien résolu à agir en prenant le maximum de précautions. S'il m'arrivait quelque chose de fâcheux, ces biscuits m'empêcheraient, à tout le moins, de souffrir de la faim jusqu'au lendemain soir.

Je m'emparai ensuite d'une paire de pistolets, et, comme j'étais déjà muni d'une poire à poudre et de balles, je me jugeai suffisamment armé.

Le projet que j'avais en tête n'était pas mauvais en soi. Je me proposais de gagner l'extrémité de la pointe sablonneuse qui sépare la baie de la haute mer du côté est, de trouver le rocher blanc que j'avais aperçu la veille au soir, et de m'assurer que c'était bien là que Ben Gunn cachait un canot (la chose valait la peine d'être faite, j'en suis persuadé encore aujourd'hui). Mais, comme j'étais sûr qu'on ne me permettrait pas de quitter le fortin, je n'avais pas d'autre solution que de m'esquiver en cachette, au moment où personne ne me verrait : cette vilaine façon d'agir suffisait à rendre mon escapade condamnable, mais je n'étais qu'un gamin, et j'avais pris une décision inébranlable.

Une excellente occasion se présenta : le châtelain et Gray étant fort occupés à panser le capitaine, la voie se trouvait libre. Je me précipitai vers la palissade, la franchis d'un bond, et me glissai au cœur des arbres. Avant que mes compagnons aient pu s'apercevoir de mon absence, j'étais hors de portée de voix.

Ce fut là ma seconde sottise, bien plus grave que la première, car, à la suite de mon départ, il ne restait plus que deux hommes valides pour garder le fortin ; mais, tout comme ma précédente escapade, elle contribua à nous sauver tous.

Je me dirigeai droit vers la côte est de l'île, dans l'intention de longer la pointe de sable du côté de la mer pour éviter tout risque d'être vu du mouillage. L'après-midi était déjà assez avancée, bien qu'elle fût encore chaude et ensoleillée. Tout en me faufilant sous la haute futaie, j'entendais devant moi non seulement le tonnerre incessant du ressac, mais encore un bruissement de feuilles et un grincement de branches qui m'annonçaient que la brise marine s'était levée plus forte qu'à l'ordinaire. Bientôt je sentis des courants d'air frais, et, en quelques pas, j'atteignis la lisière du bois. Je découvris alors la mer bleue et ensoleillée étalée jusqu'à l'horizon, et les vagues écumeuses déferlant sur la grève.

Je n'ai jamais vu la mer calme autour de l'île au Trésor. Même quand le soleil flamboyait dans le ciel, quand l'air était sans un souffle et la surface des eaux bleues parfaitement calme, de grandes lames ne cessaient jamais de déferler nuit et jour sur la

côte, avec un fracas retentissant. Je ne crois pas qu'il existe dans l'île un seul point où l'on puisse ne pas entendre leur bruit.

Je pris grand plaisir à marcher le long du ressac, puis, estimant que j'étais allé suffisamment loin vers le sud, je profitai du couvert de quelques gros buissons pour gagner prudemment l'arête de la pointe de sable.

Derrière moi s'étendait la mer ; devant moi, le mouillage. La brise (d'autant plus vite épuisée, semblait-il, qu'elle avait soufflé avec une violence inhabituelle), venait déjà de tomber. Elle avait fait place à des coups de vent légers, variables, venus du sud et du sud-est, chargés de grands bancs de brume. Le mouillage, abrité par l'îlot du Squelette, était couleur de plomb, comme au jour de notre arrivée. Sur ce miroir bien lisse, *l'Hispaniola* se reflétait dans ses moindres détails, depuis la pomme des mâts jusqu'à la ligne de flottaison, y compris le pavillon noir qui pendait au pic de brigantine.

Silver (que je ne manquais jamais de reconnaître) était assis à l'arrière d'une yole qui se trouvait contre la goélette. Deux des mutins se penchaient par-dessus le bastingage à la poupe du navire : l'un d'eux, coiffé d'un bonnet rouge, était ce même scélérat que j'avais vu, quelques heures auparavant, à califourchon sur la palissade. Les trois hommes semblaient bavarder en riant, mais, naturellement, vu la distance d'un bon mille qui nous séparait, je ne pouvais entendre un seul mot de leur conversation. Soudain retentirent des cris horribles, inhumains, qui, tout d'abord, m'inspirèrent une grande frayeur ; mais je ne tardai pas à reconnaître la voix du « capitaine Flint », et je crus même pouvoir distinguer, à son brillant plumage, l'oiseau perché sur le poignet de son maître.

Peu après, le canot poussa au large en direction de la côte, et les deux hommes à bord de la goélette descendirent par le capot.

A peu près simultanément, le soleil s'était couché derrière la Longue-Vue, et, comme le brouillard s'amassait très vite, le jour se mit à baisser pour de bon. Je compris que je n'avais pas de temps à perdre si je voulais trouver le bateau de Ben Gunn ce soir-là.

Le rocher blanc, très visible au-dessus des broussailles, était encore à deux cents yards de distance vers l'extrémité de la pointe sablonneuse, et il me fallut pas mal de temps pour l'atteindre, en avançant le plus souvent à quatre pattes au milieu des fourrés. La nuit était presque tombée quand je posai la main sur son flanc rugueux. Juste au-dessous se trouvait un petit creux de terrain tapissé d'herbe verte, caché par des talus et d'épais taillis qui me venaient à hauteur de genoux. Au milieu de ce minuscule vallon il y avait une petite tente en peaux de chèvre, semblable à celles que transportent les Bohémiens en Angleterre.

Je sautai dans le trou, soulevai un côté de la tente, et découvris le canot de Ben Gunn : objet rudimentaire s'il en fut jamais. C'était une carcasse de bois dur, grossière et toute de guingois, tendue de peau de chèvre, le poil en dedans. Cette embarcation était très petite, même pour moi, et j'ai peine à imaginer qu'elle ait pu porter un homme fait. Elle contenait un banc très bas, une espèce d'appui-pied à l'avant, et une double pagaie en guise de propulseur.

En ce temps-là, je n'avais pas encore vu de « coracle » tel qu'en fabriquaient les Bretons d'autrefois. J'en ai vu un depuis, et, pour vous donner une idée parfaitement exacte du bateau de Ben Gunn, je vous dirai qu'il ressemblait au premier et au plus mauvais coracle qui soit jamais sorti des mains de l'homme. En tout cas, il en

possédait certainement le principal avantage, car il était fort léger et très facile à transporter.

Maintenant que j'avais trouvé le bateau, on aurait pu croire que mon désir de vagabondage était satisfait. Mais, entre-temps, une autre idée avait germé dans ma cervelle, et je m'en étais tellement entiché que je l'aurais, je crois, mise à exécution au nez et à la barbe du capitaine Smollett en personne. Ce nouveau projet consistait à me glisser furtivement jusqu'à la goélette sous le couvert de l'obscurité, à couper ses amarres, et à la laisser partir à la dérive pour s'échouer où bon lui semblerait. J'étais persuadé que les mutins, après leur échec de la matinée, désiraient par-dessus tout lever l'ancre et prendre le large. J'estimais que ce serait leur jouer un bon tour que de les en empêcher ; or, comme je venais de voir qu'ils laissaient les gardiens de *l'Hispaniola* dépourvus de canots, je croyais pouvoir y réussir sans grand danger.

M'étant assis pour attendre que l'obscurité fût complète, je fis un copieux repas de biscuits. Cette nuit était entre mille la plus propice à la réalisation de mon projet. Le brouillard avait maintenant recouvert toute l'étendue du ciel. A mesure que les dernières lueurs du jour diminuaient, puis disparaissaient, une obscurité dense se referma sur l'île au Trésor. Lorsque, finalement, je mis le coracle sur mon dos, et quittai, en trébuchant à l'aveuglette, le creux de terrain où je venais de souper, il n'y avait plus que deux points visibles sur toute la surface du mouillage.

L'un d'eux, sur la côte, dans le marécage, était le grand feu près duquel les pirates vaincus se livraient à leurs beuveries. L'autre, faible tache de clarté dans la nuit, indiquait la position du navire à l'ancre. Le reflux l'ayant fait virer de bord, son avant était maintenant tourné vers moi. Les seules lumières à bord se trouvaient dans la cabine, et ce que je voyais était un simple reflet dans le brouillard du flot de clarté provenant du sabord de poupe.

Comme la marée baissait déjà depuis assez longtemps, je dus patauger à travers une longue zone fangeuse où j'enfonçai à plusieurs reprises jusqu'au-dessus de la cheville, avant d'atteindre le bord du flot descendant. Je fis quelques pas dans l'eau, puis, au prix d'un peu de force et d'adresse, je posai le coracle, la quille en bas, sur la surface de la mer.

### Chapitre XXIII Marée basse

Le coracle (j'eus de bonnes raisons de le savoir pendant tout le temps que je l'utilisai) était, pour quelqu'un de ma taille et de mon poids, un bateau très sûr, d'une grande flottabilité, tenant bien la mer ; mais c'était aussi l'embarcation la plus capricieuse, la plus têtue, la plus difficile à diriger qui eût jamais existé. On avait beau faire, il manifestait une tendance marquée à voguer à la dérive, et la manœuvre qu'il réussissait le mieux consistait à tourner en rond. Ben Gunn lui-même a reconnu par la suite qu'il « n'était pas commode à manier tant qu'on ne connaissait pas ses façons de faire ».

De toute évidence, je ne les connaissais pas. Il tournait dans toutes les directions sauf celle que je voulais prendre. La plupart du temps, nous nous présentions par le travers, et je suis certain que, sans la marée, nous n'aurions jamais atteint la goélette. Par bonheur, quelle que fût la façon dont je pagayais, le jusant ne cessait de m'entraîner avec lui, et *l'Hispaniola* était juste en plein milieu de la passe, de sorte que je ne pouvais guère la manquer.

Tout d'abord elle surgit devant moi comme une tache plus sombre que l'obscurité ; puis, ses espars et sa coque commencèrent à prendre forme ; puis l'instant d'après, me sembla-t-il (car, plus j'avançais, plus le courant était rapide), je me trouvai à côté de l'amarre et je m'en saisis.

Le câble était tendu comme la corde d'un arc, tant le navire tirait sur son ancre. Tout autour de la coque, dans les ténèbres, les vaguelettes du courant bouillonnaient et babillaient comme un petit torrent de montagne. Un seul coup de mon coutelas, et la goélette filerait à la dérive emportée par la marée.

Jusqu'à-là, tout allait bien. Mais je me rappelai aussitôt qu'une haussière tendue, coupée brusquement, est aussi dangereuse qu'un cheval en train de ruer. Si je commettais l'imprudence de séparer *'Hispaniola* de son ancre, il y avait dix chances contre une pour que le coracle et moi soyons projetés en l'air.

Cette idée m'arrêta net. Une fois encore, si le hasard ne m'avait pas singulièrement favorisé, j'aurais dû renoncer à mon projet. Mais les brises légères qui s'étaient d'abord mises à souffler du sud et du sud-est avaient tourné au sud-ouest après la tombée de la nuit. Pendant que je réfléchissais, un coup de vent saisit la goélette et la poussa à contre-courant. A ma grande joie, je sentis l'haussière mollir sous mes doigts, et la main par laquelle je la tenais plongea dans l'eau pendant une seconde.

Aussitôt je pris ma décision. Je tirai mon couteau de ma poche, puis, l'ayant ouvert avec les dents, je sciai peu à peu le câble, jusqu'à ce que le navire ne fût plus retenu que par deux torons. Ensuite, je m'arrêtai, attendant, pour trancher ces derniers, qu'un nouveau coup de vent détendît un peu plus l'haussière.

Pendant tout ce temps, je n'avais pas cessé d'entendre des voix bruyantes résonner dans la cabine. Mais, à vrai dire, j'étais tellement préoccupé par d'autres pensées que je n'avais guère écouté. A présent, n'ayant plus rien à faire, je commençai à prêter une oreille attentive.

Je reconnus d'abord la voix du patron de canot, Israel Hands, qui avait été jadis le canonnier de Flint. L'autre était, naturellement, celle de mon ami au bonnet rouge. De toute évidence, les deux hommes étaient ivres et continuaient à boire, car, pendant que j'écoutais, l'un d'eux, en poussant un cri inarticulé, ouvrit le sabord de poupe et jeta à la mer un objet pesant, sans doute une bouteille vide. Mais, outre qu'ils étaient pris de boisson, ils semblaient en proie à une violente colère. Les jurons volaient dur comme grêle, et, de temps à autre, il y avait une explosion de fureur qui, j'en étais persuadé, ne pouvait finir que par des coups. Pourtant, chaque fois la querelle s'apaisait et les voix grommelaient un peu plus bas jusqu'au début d'une nouvelle crise qui, à son tour, se terminait sans dégénérer en rixe.

Sur le rivage, je voyais la lueur du grand feu de camp en train de flamber à travers les arbres. Un des boucaniers chantait une vieille complainte de marin, lente et monotone ; chacun de ses couplets se terminait par un trémolo modulé d'une voix chevrotante, et elle semblait ne devoir finir qu'avec la patience du chanteur. Je l'avais entendue maintes fois au cours de notre voyage, et je me rappelais les deux vers suivants :

*Sur les soixante-quinze qu'avaient embarqué, Il en restait qu'un de vivant.*

Je songeai que ce refrain convenait un peu trop cruellement à une troupe qui avait subi des pertes si graves au cours de la matinée. Mais, en vérité, d'après

ce que j'avais vu, tous ces hommes étaient aussi insensibles que la mer sur laquelle ils naviguaient.

Enfin, la brise se leva. La goélette se déplaça de biais et vint plus près de moi dans les ténèbres. Ayant senti l'haussière mollir à nouveau dans ma main, je tranchai les dernières fibres d'un geste vigoureux.

Comme la brise exerçait fort peu d'action sur le coracle, je fus presque aussitôt entraîné contre l'avant de *l'Hispaniola*. Au même instant, la goélette se mit à pivoter lentement sur son arrière et à éviter au courant.

Je me démenai comme un beau diable, car je m'attendais à couler d'un moment à l'autre. Ayant constaté que je ne pouvais pas éloigner directement le coracle, je poussais droit vers l'arrière. Finalement, je parvins à dépasser mon dangereux voisin. Au moment où je donnais un dernier coup de pagaie, ma main rencontra un mince cordage qui pendait du bastingage de proue ; je l'empoignai aussitôt.

Je ne saurais dire pourquoi je fis ce geste purement instinctif. Mais, dès que j'eus saisi la corde et constaté qu'elle tenait ferme, le démon de la curiosité s'empara de moi : je résolus de jeter un coup d'œil à travers la fenêtre de la cabine. Je tirai sur le câble, main sur main, puis, lorsque je me jugeai assez près, je me mis sur pied et me levai à demi, au risque de chavirer, de façon à apercevoir le plafond et une partie de l'intérieur de la cabine.

Pendant ce temps, la goélette et son petit compagnon glissaient rapidement sur l'eau : en fait, nous étions déjà arrivés presque à la hauteur du feu de camp. Le navire « parlait » fort, comme disent les marins, son étrave coupant les rides innombrables de l'eau avec un clapotis incessant. C'est seulement lorsque mon regard fut au niveau de la fenêtre que je compris pourquoi les deux hommes de garde n'avaient conçu aucune inquiétude. Un seul coup d'œil me suffit (et, de mon esquif instable, je n'aurais pas osé en risquer un second) : Hands et son camarade, engagés dans une lutte à mort, étaient en train de s'étrangler l'un l'autre.

Je me laissai retomber sur le banc juste à temps pour ne pas passer par-dessus bord. Pendant quelques secondes, je fus incapable de voir autre chose que ces deux visages empourprés et furieux, oscillant sous la lampe fumeuse. Je dus fermer les yeux pour les habituer de nouveau à l'obscurité.

Là-bas, autour du feu de camp, l'interminable ballade avait pris fin, et toute la bande des mutins réduits en nombre venait d'entonner le refrain que j'avais entendu si souvent :

*Ils étaient quinze sur le coffre du mort...*

*Oh, hisse ! et une bouteille de rhum !*

*La boisson et le diable avaient réglé leur compte aux autres...*

*Oh, hisse ! et une bouteille de rhum !*

J'étais en train de penser que le diable et la boisson travaillaient ferme à ce moment même dans la cabine de *l'Hispaniola*, lorsque je fus surpris par une soudaine embardée du coracle. Presque aussitôt, mon esquif sembla changer brusquement de direction et augmenta étrangement sa vitesse.

J'ouvris les yeux. Tout autour de moi, des vaguelettes légèrement phosphorescentes déferlaient avec un bruit sec. A quelques yards de distance, *l'Hispaniola*, qui m'entraînait

encore dans son sillage, semblait hésiter dans sa course. Je vis ses espars osciller dans l'obscurité, et, en regardant mieux, je constatai qu'elle virait également vers le sud.

Je tournai la tête, et mon cœur bondit dans ma poitrine. La lueur du feu de camp se trouvait juste derrière moi. Le courant avait viré à angle droit, emportant avec lui le grand navire et le petit coracle bondissant sur les flots : de plus en plus rapide, bouillonnant et murmurant de plus en plus fort, il filait le long de la passe, droit vers la haute mer.

Soudain, la goélette fit une violente embardée, et tourna d'au moins vingt degrés. Presque au même instant, plusieurs cris se succédèrent à bord. J'entendis des pas pesants monter l'échelle du capot, et je compris que les deux ivrognes, ayant enfin interrompu leur querelle, avaient pris conscience du péril où ils se trouvaient.

Je me couchai à plat au fond de mon pitoyable esquif, et recommandai pieusement mon âme à son Créateur. A l'extrémité de la passe, j'en étais sûr, nous allions trouver une barre de vagues en furie, où toutes mes peines prendraient fin rapidement ; or, si je pouvais, à la rigueur, supporter de mourir, j'étais incapable de regarder approcher mon destin.

Je dus rester ainsi pendant plusieurs heures, continuellement secoué par les vagues, trempé de temps à autre par les embruns, attendant la mort à chaque plongeon. Peu à peu, la fatigue s'empara de moi ; un engourdissement étrange envahit mon esprit au milieu de mes terreurs ; finalement, je cédai au sommeil, et, au fond de mon coracle ballotté par les flots, je rêvai du pays et de notre vieille auberge.

## Chapitre XXIV Le voyage du coracle

Il faisait grand jour quand je m'éveillai et me trouvai en train de voguer à l'extrémité sud-ouest de l'Île au Trésor. Le soleil, déjà levé, m'était encore caché par l'énorme masse de la Longue-Vue qui, de ce côté, descendait presque jusqu'à la mer en formidables falaises.

Près de moi se dressaient le cap Hisse-la-Bouline et la colline du Mât d'Artimon : l'un était entouré de falaises de quarante à cinquante pieds de haut, et bordé de grosses masses de rocs éboulés ; l'autre était nue et noirâtre. Comme un quart de mille à peine me séparait du rivage, je songeai tout d'abord à payer vers la terre et à débarquer.

J'eus tôt fait de renoncer à cette idée. De grosses lames déferlaient en mugissant parmi les rocs éboulés ; de lourdes gerbes d'embruns jaillissaient et retombaient de seconde en seconde avec un bruit retentissant ; je compris que, si je m'aventurais plus près, ou bien je serais fracassé contre cette côte sauvage, ou bien je m'épuiserais en vains efforts pour escalader ces falaises en surplomb.

En outre, je voyais, rampant en groupes sur des roches plates ou se laissant tomber dans la mer avec fracas, d'énormes monstres visqueux, semblables à des limaces d'une taille incroyable. Il y en avait environ cinquante ou soixante, et leurs aboiements faisaient retentir les échos.

J'ai su depuis que j'avais eu affaire à des lions marins, animaux absolument inoffensifs. Mais leur présence, ajoutée à l'aspect rébarbatif du rivage et à la violence du ressac, fut plus que suffisante pour m'ôter toute envie d'aborder à cet endroit. Je préférais mourir de faim en mer qu'affronter de tels périls.



Cependant, j'estimais avoir devant moi un meilleur lieu de débarquement. Au nord du cap Hisse-la-Bouline, la terre s'avance très loin dans les flots, laissant à découvert, à marée basse, une longue bande de sable jaune. Plus au nord encore se trouve un autre cap (portant, sur la carte, le nom de cap des Bois), couvert de grands pins verdoyants qui descendent jusqu'au bord de l'eau.

Je me rappelais ce que m'avait dit Silver sur le courant qui portait au nord tout le long de la côte ouest de l'île au Trésor. Ayant pu constater, d'après ma position, que je me trouvais déjà soumis à son influence, je préfèrai laisser derrière moi le cap Hisse-la-Bouline et réserver mes forces pour tenter d'aborder sur le cap des Bois à l'aspect moins rébarbatif.

Une longue houle calme parcourait la mer. Une douce brise, soufflant régulièrement du sud, ne contrariait pas le courant ; c'est pourquoi les vagues s'élevaient et retombaient sans se briser.

S'il en avait été autrement, je n'aurais pas manqué de périr noyé ; mais, en l'occurrence, mon léger petit bateau voguait avec une aisance et une sûreté surprenantes. Souvent, tandis que, étendu sans bouger au fond de l'embarcation, je risquais timidement un œil par-dessus le plat-bord, je voyais une énorme montagne bleue s'ériger au-dessus de moi ; pourtant le coracle bondissait avec souplesse, dansait comme sur des ressorts, puis retombait dans le creux de la vague, aussi léger qu'un oiseau.

Je ne tardai pas à m'enhardir, et je me redressai pour me mettre à pagayer. Mais le moindre changement dans la répartition du poids produit des changements brutaux dans le comportement d'un coracle. A peine avais-je bougé que le bateau, abandonnant son gracieux mouvement de danse, glissa vivement le long d'une pente liquide si raide que j'en eus le vertige ; puis, au milieu d'une grande gerbe d'écume, il piqua droit dans le flanc de la vague suivante.

Trempe et terrifié, je repris aussitôt ma première position ; là-dessus, le coracle, redevenant raisonnable, me conduisit aussi doucement qu'auparavant au milieu des lames. De toute évidence, il ne fallait pas le contrarier, et, à cette allure, puisque je ne pouvais absolument pas modifier sa route, quel espoir me restait-il d'atteindre le rivage ?

En dépit de mon horrible frayeur, je gardai toute ma tête. D'abord, avec d'infinies précautions, j'écopai peu à peu le coracle au moyen de mon bonnet de marin. Ensuite, risquant à nouveau un œil par-dessus le plat-bord, je me mis à observer comment mon esquif parvenait à glisser si aisément sur les flots.

Je découvris que chaque vague qui, vue de la terre, ou du pont d'un navire, présente l'aspect d'une grosse montagne lisse et luisante, est, en réalité, exactement semblable à une chaîne de montagnes terrestres, avec ses pics, ses plateaux et ses vallées. Le coracle, livré à lui-même, roulant d'un bord sur l'autre, se faufilait, pour ainsi dire, à travers les régions les plus basses, évitant les pentes raides et les sommets croulants de la vague.

« Ma foi, me dis-je, il est évident que je dois rester où je suis afin de ne pas rompre l'équilibre ; mais il est non moins évident que je peux passer la pagaie par-dessus bord, et, de temps à autre, dans les endroits les plus calmes, en donner quelques coups pour pousser le bateau vers la terre. »

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Couché au fond de mon embarcation, appuyé sur les coudes, je me mis à donner deux ou trois légers coups de pagaie, quand l'occasion se présentait, pour orienter la proue en direction du rivage.

C'était un travail très lent et très pénible, mais je gagnais visiblement du terrain. En approchant du cap des Bois, je constatai que, si je devais inévitablement

manquer cette pointe, j'avais pourtant gagné une centaine de yards vers l'est. En vérité, je me trouvais très près de la terre. Je voyais les cimes des arbres, fraîches et verdoyantes, se balancer au souffle de la brise, et je me sentis sûr d'atteindre le promontoire suivant.

Il était grand temps, car la soif commençait à me torturer. L'éclat du soleil dans le ciel et ses innombrables reflets sur les vagues, l'eau qui tombait et séchait sur moi, enduisant mes lèvres mêmes d'une pellicule de sel, se liguèrent pour me brûler la gorge et m'endolorir le cerveau. La vue des arbres si proches m'avait fait éprouver un désir presque douloureux, mais le courant eut vite fait de m'entraîner au-delà de la pointe. Lorsqu'une nouvelle étendue d'eau m'apparut, je vis un spectacle qui changea le cours de mes pensées.

*L'Hispaniola* voguait sur les flots, à moins d'un demi-mille droit devant moi. Naturellement, j'étais sûr d'être fait prisonnier, mais je souffrais tellement de la soif que je ne savais trop si cette perspective m'affligeait ou me réjouissait. Bien avant d'en arriver à une conclusion sur ce point, j'éprouvai une telle surprise que je me contentai d'ouvrir de grands yeux, d'un air complètement abasourdi.

La goélette naviguait sous sa grand-voile et ses deux focs : la belle toile blanche brillait au soleil comme de l'argent ou de la neige. Lorsque mes yeux se posèrent sur elle pour la première fois, toutes ses voiles portaient et elle se dirigeait vers le nord-ouest : d'où je conclus que les deux hommes à bord avaient entrepris de faire le tour de l'île pour regagner le mouillage. Mais, bientôt, le navire se mit à obliquer vers l'ouest, de sorte que je pus croire que les pirates m'avaient aperçu et s'apprêtaient à me donner la chasse. Finalement, elle tomba en plein dans le lit du vent, fut rejetée en arrière et s'immobilisa pendant un moment, les voiles frémissantes.

« Quels maladroits ! me dis-je ; ils doivent être encore ivres morts. » Et je songeai à la façon dont le capitaine Smollett les aurait secoués.

La goélette « abatta » peu à peu, entama une nouvelle bordée, fila rapidement pendant deux ou trois minutes, puis s'arrêta net une fois encore en plein dans le lit du vent. Cette manœuvre se renouvela à plusieurs reprises. De ci, de là, en avant, en arrière, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, *L'Hispaniola* naviguait par brusques élans, chaque bordée se terminant comme elle avait commencé, voiles battantes. Je compris que personne ne gouvernait. Mais, dans ce cas, où se trouvaient les hommes ? Ou bien ils étaient ivres morts, ou bien ils avaient abandonné le navire. Dans l'un et l'autre cas, je songeai que, si je pouvais monter à bord, je parviendrais peut-être à rendre *L'Hispaniola* à son capitaine.

Le courant entraînait vers le sud, à une même allure, le coracle et la goélette. Mais cette dernière naviguait de façon si désordonnée, si intermittente, et restait si souvent bloquée dans le lit du vent, qu'elle perdait plutôt qu'elle ne gagnait sur moi. Si seulement j'osais m'asseoir et pagayer, j'étais certain de pouvoir la rattraper. Ce projet avait un caractère aventureux qui ranima mes forces, et la pensée du baril de galère près du capot avant redoubla mon courage.

M'étant redressé, je fus salué presque aussitôt par une gerbe d'embruns. Mais, cette fois, je persistai dans ma résolution, et j'entrepris, avec toute la vigueur et la prudence dont j'étais capable, de pagayer à la poursuite de *L'Hispaniola* en dérive. A un certain moment, j'embarquai un paquet de mer si violent que je dus m'arrêter pour écoper, le cœur battant à tout rompre. Puis, peu à peu, je m'habituai à la manœuvre de mon esquif, et

je le guidai au milieu des vagues sans autre inconvénient qu'un choc brutal contre l'avant et un jet d'écume en plein visage de temps à autre.

A présent, je gagnais rapidement sur la goélette. Je pouvais voir briller les cuivres de la barre du gouvernail, cognant de côté et d'autre, mais pas une âme ne se montrait sur le pont. Il me fallait donc supposer que le navire était abandonné. Sinon, les hommes, ivres morts, dormaient en bas : dans ce cas, peut-être pourrais-je les emprisonner en condamnant les panneaux, et disposer ensuite du bâtiment comme il me plairait.

Depuis un bon moment, *l'Hispaniola* s'était comportée d'une façon extrêmement fâcheuse pour moi. Elle avait le cap presque en plein sud, mais sans jamais cesser naturellement de faire des embardées. Chaque fois qu'elle abattait, ses voiles se gonflaient à demi, ce qui l'emmenait aussitôt droit dans le vent. J'ai dit que c'était là une chose extrêmement fâcheuse pour moi. En effet, la goélette avait beau sembler réduite à l'impuissance, avec ses voiles claquant comme des coups de canon et ses poulies roulant et cognant contre le pont, elle n'en continuait pas moins à s'éloigner de moi, non seulement à cause de la vitesse du courant mais encore sous l'effet de sa dérive qui était considérable.

Enfin, la chance me favorisa. Pendant quelques secondes la brise tomba presque complètement, et, poussée peu à peu par le courant, *l'Hispaniola* tourna lentement sur son axe de manière à me présenter sa poupe : la fenêtre de la cabine était encore grande ouverte ; la lampe brûlait toujours sur la table. La grand-voile pendait mollement comme un drapeau. Sans le courant, le navire serait resté parfaitement immobile.

Pendant les derniers instants, j'avais perdu du terrain ; mais, à présent, redoublant d'efforts, je commençai de nouveau à rattraper la fugitive.

Je me trouvais à cent mètres à peine de ma proie quand il y eut un coup de vent soudain ; les voiles s'enflèrent alors que le bateau était bâbord amures, et il fila de nouveau sur la mer, penché sur le flanc, rasant l'eau comme une hirondelle.

Je commençai par m'abandonner au désespoir pour me livrer presque aussitôt à des transports de joie. La goélette vira lentement jusqu'à me présenter son travers ; ensuite, continuant à tourner, elle couvrit la moitié, puis les deux tiers, puis les trois quarts de la distance qui nous séparait. Les vagues crêtées de blanc bouillonnaient sous son brion. Vue du fond de mon coracle, elle me parut d'une hauteur démesurée.

Alors, brusquement, je commençai à comprendre la situation. Je n'eus guère le temps de penser ; j'eus à peine le temps d'agir et de me sauver. Je me trouvais au faite d'une lame quand la goélette dévala du haut de la lame suivante. J'aperçus le beaupré juste au-dessus de ma tête. Je me dressai aussitôt et sautai en l'air, envoyant le coracle sous l'eau d'un coup de pied. J'empoignai le bout-dehors d'une main, tandis que mon pied se logeait entre l'étau et le bras ; comme j'étais encore cramponné là, tout haletant, un coup sourd m'apprit que la goélette venait de heurter et de broyer le coracle : désormais, je me trouvais sur *l'Hispaniola*, sans possibilité de retraite.

# Des questions ? Des conseils ?



Écrivez-nous

[lecturegrandecause@centrenationaldulivre.fr](mailto:lecturegrandecause@centrenationaldulivre.fr)

## #10marsjelis

un événement proposé par  
le CNL en partenariat avec  
l'Association *Silence, On Lit!*

